

~ T. A. BARRON ~

# MERLIN

LES ANNÉES OUBLIÉES



NATHAN


# MERLIN

LES ANNÉES OUBLIÉES

T. A. BARRON



Traduit de l'anglais par  
Agnès Piganiol

Nathan

Ceci est un extrait de *Merlin – Les années oubliées*,  
publié pour la première fois aux États-Unis  
par Philomel Books, un département de Penguin Young Readers Group,  
sous le titre *The Lost Years of Merlin*.

Publié avec l'autorisation de Sheldon Fogelman Agency, Inc.

Traduction française © Éditions Nathan (Paris, France), 2012.

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ISBN : 3 13 3 09 221045 7



*He that made with his hond  
Wynd and water, wode and lond;  
Geve beom alle good endyng  
That wolon listne this talkyng,  
And y schal telle, yow byfore,  
How Merlyn was geten and bore  
And of his wisdoms also  
And othre happes mony mo  
Sum whyle byfeol in Englonde.*

Celui qui créa de sa main  
Le vent les eaux, les bois les prés ;  
Qu'il donne bonne fin à tous ceux  
Qui écouteront mon récit.  
Je vais devant vous raconter  
Comment Merlin fut conçu, mis au monde,  
Vous dire aussi mon grand savoir  
Et bien d'autres événements  
Qui un jour arrivèrent en Angleterre.



Extrait de la ballade *Arthur et Merlin*, XIII<sup>e</sup> siècle.  
Traduction de M. André Crépin.

## PROLOGUE

*Si je ferme les yeux et respire au rythme de la mer, le souvenir de ce jour lointain me revient. Un jour rude, froid, sinistre, désespérant.*

*Depuis, j'en ai vu beaucoup d'autres, plus que je n'ai la force d'en compter. Et pourtant ce jour brille dans ma mémoire avec autant d'éclat que le Galator lui-même, comme celui où j'ai trouvé mon vrai nom, ou celui où j'ai bercé pour la première fois dans mes bras un bébé du nom d'Arthur. Si je m'en souviens si clairement, c'est peut-être parce que la douleur est toujours là, telle une cicatrice sur mon âme. Ou parce qu'il a marqué la fin de tant de choses... et, en même temps, le commencement de ces années oubliées.*



Une vague sombre se dressa sur la mer, et de cette vague jaillit une petite main.

La vague monta vers le ciel, gris comme elle, et la main se tendit, elle aussi, vers le ciel. Un bracelet d'écume tourbillonnait autour du poignet, tandis que les doigts cherchaient en vain à s'agripper à quelque chose. C'était la main d'un être qui n'avait plus la force de lutter.

La main d'un jeune garçon.

La vague qui avançait avec un bruit d'aspiration resta un instant suspendue entre l'océan et la terre, entre l'Atlantique et la dangereuse côte du pays de Galles, puis elle retomba dans un grondement furieux, précipitant le corps épuisé du garçon sur les rochers.

Sa tête heurta une pierre si violemment que son crâne se serait sûrement fendu sans l'épaisse tignasse qui le recouvrait. Étendu sur le sol, l'enfant ne bougeait pas. Seuls ses cheveux noirs tachés de sang furent dérangés par le souffle de la vague suivante.

Une mouette s'approcha de la forme inerte. Avec son bec, elle attrapa une algue qui s'était enroulée autour de l'oreille du naufragé et se mit à tirer dessus dans tous les sens en poussant des cris rauques.

L'algue finit par se détacher. Satisfait, l'oiseau sautilla vers le bras nu. Sous les lambeaux de la tunique brune qui lui collait au corps, le garçon paraissait petit, même pour un enfant de sept ans. Mais quelque chose dans son visage – la forme de son front ou les plis autour de ses yeux – lui donnait un air beaucoup plus âgé.

À ce moment-là, il toussa, vomit de l'eau et toussa de nouveau. Apeurée, la mouette lâcha son algue en criant et alla se percher sur un rocher.

Le garçon resta un instant immobile. Il avait un goût de sable, de vase et de bile dans la bouche, et des élancements dans la tête. Il sentait les aspérités des rochers contre ses épaules. Il toussa encore, recracha de l'eau et respira avec difficulté une fois, deux fois, trois fois. Lentement, sa main fine se referma.

Les vagues déferlaient, se retiraient, déferlaient, se retiraient. Pendant ce temps, la petite flamme de vie en lui menaçait de s'éteindre. Son esprit était étrangement vide.

Il avait l'impression d'avoir perdu un morceau de lui-même. Ou qu'une sorte de mur s'était formé, le séparant d'une partie de son être, et ne laissant rien d'autre qu'un sentiment de peur.

Sa respiration ralentit. Son poing se relâcha. Il ouvrit la bouche comme pour tousser et perdit à nouveau connaissance.

Prudemment, la mouette se rapprocha.

Puis, venu d'on ne sait où, un frisson d'énergie parcourut le corps du garçon. Quelque chose en lui n'était pas encore prêt à mourir. Il bougea et respira encore.

La mouette s'immobilisa.

Il ouvrit les yeux. Tremblant de froid, il roula sur le côté. Il voulut cracher le sable qu'il avait dans la bouche, mais le goût d'algue et de sel lui donna envie de vomir.

Non sans mal, il leva un bras et s'essuya les lèvres avec les lambeaux de sa tunique. La blessure à vif qu'il sentait à l'arrière de sa tête le fit grimacer. Il réussit quand même à se redresser en prenant appui sur un rocher, et il resta là, assis, à écouter la mer. Il lui sembla alors entendre un autre bruit que celui des vagues... une voix, peut-être. Une voix d'un autre temps, d'un autre endroit, mais lesquels ?

Il se rendit compte soudain avec stupeur qu'il ne se souvenait de rien. Ni d'où il venait, ni de sa mère ou de son père, ni même de son nom... *Son propre nom !* Il avait beau se concentrer de toutes ses forces, il ne retrouvait pas *son propre nom !*

– Qui suis-je ? s'exclama-t-il.

Surprise, la mouette lança encore un dernier cri rauque et s'envola.

Le garçon aperçut son reflet dans une flaque. Il se pencha et l'eau lui renvoya l'image d'un inconnu. Ses yeux, comme ses cheveux, étaient aussi noirs que du charbon et pailletés d'or. Ses oreilles, presque triangulaires et en pointe, étaient

étrangement grandes par rapport au reste de son visage. De même que son front, particulièrement élevé. Son nez, au contraire, était étroit et mince et ressemblait plus à un bec. Bref, ses traits étaient plutôt mal assortis.

Rassemblant ses forces, il se mit debout. La tête lui tournait. Il s'appuya contre un rocher en attendant que le vertige cesse.

Son regard erra le long de la côte déserte. Les rochers s'étaient partout, déployant une barrière noire face à la mer. Ils ne s'écartaient qu'à un endroit – et encore, pas beaucoup –, autour des racines d'un vieux chêne gris à moitié pelé qui semblait défier l'océan et les siècles. Il y avait un trou profond dans son tronc, creusé par le feu en des temps lointains. Malgré son grand âge, l'arbre aux branches noueuses et tordues restait ancré dans le sol, résistant aux assauts de la mer et du vent. Derrière, un bosquet d'arbres plus jeunes formait une masse sombre, sous de hautes falaises encore plus sombres.

Le garçon chercha désespérément des yeux un objet qui pourrait l'aider à retrouver la mémoire. Il ne reconnaissait rien.

Il se tourna vers le large, malgré les embruns qui lui brûlaient la peau. Les vagues déferlaient sans fin sous le ciel gris. Il tendit l'oreille, guettant la voix mystérieuse, mais n'entendit que le cri lointain d'une mouette tridactyle perchée sur les falaises.

Était-il venu de quelque part là-bas, au-delà de la mer ?

Il se frotta vigoureusement les bras pour arrêter les tremblements. Apercevant un paquet d'algues vertes sur un rocher, il le ramassa et contempla, songeur, cette masse informe qui pendait dans sa main et qui, avant d'être déracinée et rejetée sur la côte, avait dansé de son rythme gracieux au gré des



courants marins. Lui aussi avait été déraciné, mais pourquoi ? Et de quel endroit ?

Une faible plainte le sortit de sa rêverie. Encore cette voix ! Elle venait des rochers derrière le vieux chêne.

Alors qu'il se penchait en avant pour mieux l'écouter, il sentit pour la première fois une douleur sourde entre ses omoplates. Il pensa que son dos, comme sa tête, avait heurté les rochers. Cette douleur, pourtant, semblait venir de l'intérieur de son corps, comme si quelque chose sous ses épaules avait été arraché il y a très longtemps.

À pas hésitants, il atteignit le vieil arbre. Il s'appuya contre l'énorme tronc, le cœur battant. De nouveau, il entendit le gémissement. Il repartit.

Souvent, ses pieds nus glissaient sur les rochers mouillés. Avec sa démarche trébuchante et sa tunique brune qui lui battait les jambes, il ressemblait à un oiseau de mer disgracieux. Cependant, il avait bien compris ce qu'il était à présent : un garçon solitaire, sans nom et sans toit.

Soudain, il aperçut le corps d'une femme gisant au milieu des pierres, le visage près d'une flaque. Il s'approcha d'elle à la hâte. Ses longs cheveux couleur de lune s'étaient en éventail autour de sa tête, comme des rayons de lumière. Elle avait des pommettes saillantes et le teint blanc, légèrement bleuté. Son ample robe bleue, déchirée par endroits, était couverte de sable et d'algues. Mais la qualité de la laine et le pendentif suspendu à un cordon de cuir autour de son cou indiquaient qu'il s'agissait d'une femme d'un rang élevé.

Elle poussa un gémissement de douleur. Une plainte déchirante. Il souffrait pour elle et, en même temps, il sentait naître en lui un nouvel espoir. *Est-ce que je la connais ?* se demanda-t-il en se penchant au-dessus de son corps. *Et elle, est-ce qu'elle me connaît ?*

Avec un doigt, il lui toucha la joue. Elle était aussi froide que la mer. Il la regarda prendre plusieurs respirations courtes et difficiles. Il écouta ses gémissements. Et, en soupirant, il dut admettre qu'elle lui était complètement inconnue.

Au fond de lui, pourtant, il espérait toujours qu'elle était arrivée en même temps que lui sur ce rivage. Sinon par la même vague, du moins en provenance du même endroit. Peut-être que si elle vivait, elle pourrait combler le grand vide de sa mémoire. Peut-être connaissait-elle son nom ! Ou ceux de son père et de sa mère. Ou peut-être que... c'était elle, sa mère.

Une vague glacée lui fouetta les jambes. Ses tremblements reprirent et ses espoirs s'évanouirent. Peut-être la femme ne vivrait-elle pas. Et si elle vivait, elle ne le connaîtrait sans doute pas. D'ailleurs, ce n'était sûrement pas sa mère, inutile de rêver. Elle ne lui ressemblait pas du tout. Elle était trop belle pour avoir enfanté le jeune démon débraillé dont il avait vu le reflet dans la flaque.

Un grognement dans son dos le fit tressaillir.

Il se retourna et distingua, dans l'ombre du bosquet, un énorme sanglier.

L'animal sortit du bois en grommelant de façon menaçante. Son épais pelage brun laissait apparaître une cicatrice grise le long de sa patte avant gauche. Ses défenses, aussi pointues que des poignards, étaient noircies du sang de sa dernière victime. Plus effrayants encore étaient ses yeux rouges, luisants comme des braises.

Le sanglier avançait d'un pas presque léger malgré son corps massif. Le garçon recula. L'animal le dépassait de beaucoup, et un simple coup de patte l'enverrait rouler par terre, un seul coup de défense lui déchirerait la chair. Le sanglier s'arrêta et baissa la tête; il se préparait à charger.

Le garçon jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et ne vit que les vagues de l'océan. Pas moyen de s'échapper par là. Il ramassa un bout de bois pour s'en faire une arme, bien conscient qu'elle n'égratignerait même pas la bête. Il essaya néanmoins de se planter fermement sur les rochers glissants pour faire face à l'attaque.

C'est alors qu'une idée lui vint : le trou dans le vieux chêne ! L'arbre était à mi-chemin entre lui et le sanglier ; avec un peu de chance, il y arriverait le premier. Au moment où il s'élançait, il se souvint de la femme et revint sur ses pas. Il ne pouvait pas la laisser là. Mais il fallait faire vite. En grimaçant, il jeta le morceau de bois et saisit les bras inertes.

Les jambes flageolantes, il essaya de l'extraire des rochers. À cause de toute l'eau qu'elle avait avalée ou parce que la mort pesait déjà sur elle, son corps était aussi lourd qu'une pierre. Finalement, sous le regard menaçant du sanglier, il parvint à la déplacer et commença à la traîner vers l'arbre. Des cailloux pointus lui coupaient les pieds, son cœur battait à toute allure, sa tête lui faisait mal, mais il tirait de toutes ses forces.

Le sanglier poussa un nouveau grognement. On aurait dit qu'il se moquait de lui. Le corps tendu, les narines dilatées et les défenses luisantes, il chargea.

Le garçon avait presque atteint l'arbre. Mais plutôt que de courir se mettre à l'abri, il s'arrêta, ramassa une grosse pierre par terre et la jeta à la tête du sanglier. Au dernier moment, l'animal changea de direction. La pierre le manqua et heurta le sol avec fracas.

Stupéfait d'avoir aussi facilement découragé la bête, le garçon se baissa pour ramasser une autre pierre. Sentant alors quelque chose bouger dans son dos, il se retourna.

Des buissons derrière le vieux chêne surgit un gigantesque

cerf au pelage bronze, le bas des pattes d'un blanc immaculé. Il abaissa sa grande ramure et, les sept cors de chacun de ses bois pointés en avant comme autant de lances, il fonça sur le sanglier. Celui-ci fit un écart juste à temps pour esquiver l'attaque.

Le cerf bondit de nouveau sur le sanglier qui, lancé à toute allure, poussait des grognements féroces. Le garçon profita de ce moment pour tirer la femme inerte dans le creux de l'arbre. Il la coinça à l'intérieur, en lui repliant les jambes contre la poitrine. Le bois, carbonisé par un ancien feu, l'enveloppait comme une grande coquille noire. Il parvint à se caler dans un petit espace à côté d'elle, tandis que le sanglier et le cerf se défiaient en raclant le sol et en grognant.

Les yeux flamboyants de colère, le sanglier fit mine de charger le cerf, puis fonça droit sur l'arbre. Le garçon se recroquevilla mais son visage était si près de l'écorce noueuse qu'il sentit l'haleine chaude de la bête, dont les défenses attaquaient le tronc. L'une d'elles lui égratigna le visage, et lui laissa une estafilade juste sous l'œil.

Alors, le cerf se jeta contre le sanglier, qu'il projeta sur le flanc près des fourrés. La cuisse en sang, la lourde bête se releva tant bien que mal.

Le cerf baissa la tête, prêt à attaquer. Le sanglier hésita une fraction de seconde et grogna une dernière fois, avant de battre en retraite et de filer dans le bois.

Avec une lenteur majestueuse, le cerf se tourna vers le garçon. Pendant un court instant, leurs yeux se croisèrent. Jamais l'enfant n'oublierait le regard calme et pénétrant de ce bel animal. Ses yeux bruns aussi profonds et mystérieux que l'océan lui-même.

Aussi rapidement qu'il était apparu, le cerf bondit par-dessus les racines du chêne et disparut.

∞ I ∞

# L'ŒIL VIVANT



*Je suis seul, sous les étoiles.*

*Tout le ciel s'embrase, comme si un nouveau soleil était en train de naître. Les gens se dispersent en hurlant. Mais je reste là, incapable de bouger et de respirer. Puis je vois un arbre, plus noir qu'une ombre devant le ciel en feu. Ses branches enflammées se tordent tels de dangereux serpents. Elles essaient de m'attraper, s'approchent de moi. Je voudrais m'enfuir, mais mes jambes ne m'obéissent pas. Mon visage brûle ! Je me protège les yeux. Je crie.*

*Mon visage ! Mon visage brûle !*

Je me suis réveillé en nage. La sueur me piquait les yeux. La paille de mon matelas me griffait la joue.

J'ai cligné des paupières, inspiré à fond et passé mes mains sur ma figure. Leur contact était frais sur ma peau.

En m'étirant, j'ai de nouveau senti cette douleur entre les omoplates.

Quand disparaîtrait-elle ? Plus de cinq ans s'étaient écoulés depuis le jour où j'avais été rejeté sur le rivage. Comment se faisait-il que je la sente encore ? Mes blessures à la tête étaient guéries depuis longtemps, même si ma mémoire, elle, n'était pas revenue. Alors, pourquoi cette douleur dans le dos ?

Vaines questions... Comme tant d'autres, elles resteraient sans réponses.

Je rassemblais les brins de paille échappés de mon matelas quand, sous mes doigts, a surgi une fourmi occupée à tirer un ver bien plus gros qu'elle. Amusé, je l'ai regardée escalader le monticule de paille. Elle aurait pu le contourner facilement. Mais non. Une raison mystérieuse la poussait à aller tout droit : elle essayait, retombait en arrière, essayait de nouveau pour tomber encore.

Finalement, j'ai eu pitié d'elle. J'ai d'abord voulu l'attraper par une patte, puis, craignant de la lui arracher – elle allait sûrement se débattre –, j'ai préféré prendre le ver. C'était bien calculé : la fourmi s'y est accrochée en gigotant frénétiquement.

Je les ai fait passer tous les deux par-dessus la paille et les ai déposés en douceur de l'autre côté. À ma grande surprise, lorsque j'ai lâché le ver, la fourmi a fait de même. Elle s'est tournée vers moi en agitant ses minuscules antennes ; j'ai eu le sentiment très net qu'elle me grondait.

– Toutes mes excuses, ai-je murmuré en souriant.

Elle s'est énervée encore quelques secondes, puis elle a mordu dans le ver et emporté son fardeau chez elle.

Mon sourire s'est effacé. Et moi, où irais-je ? Je n'avais plus de maison. J'étais prêt à traîner derrière moi cette paillasse et même cette cabane... si seulement je savais où aller.

Par la fenêtre, j'ai vu la lune, ronde et brillante comme un pot rempli d'argent fondu. Sa lumière entrait à flots et infiltrait à travers le toit de chaume, peignant l'intérieur de la hutte de son pinceau lumineux. Elle tapissait le sol d'une pellicule argentée, faisait scintiller les murs et revêtait d'un éclat angélique la silhouette endormie dans un coin. On en oubliait presque l'état misérable de la pièce.

Tout cela n'était pourtant qu'une illusion, pas plus réelle que mon rêve. Le sol était en simple terre battue, le lit, une vulgaire paillasse, et la maison, une pauvre mesure faite de brindilles et d'argile. L'enclos des oies, à côté, avait été construit avec plus de soin ! Je le savais, parce que je m'y cachais parfois, lorsque les cris des volatiles me semblaient préférables à ceux des humains. Il y faisait plus chaud que dans la hutte, en février, et plus sec en mai. Je ne valais sans doute guère plus que les oies, mais Branwen, elle, méritait beaucoup mieux.

J'ai contemplé sa silhouette endormie. Sa respiration, si discrète sous la couverture de laine, était calme et paisible. Hélas, là aussi, les apparences étaient trompeuses. Quand elle trouvait la paix durant la nuit, elle la perdait au réveil.

Elle a bougé dans son sommeil, et tourné son visage vers le mien. Éclairée par la lune, elle était encore plus belle que d'habitude. Elle avait le teint clair et les traits détendus, ce qui lui arrivait seulement les nuits où elle dormait profondément ; ou bien dans ses moments de prière silencieuse, de plus en plus fréquents.

Si seulement elle avait voulu me dire ce qu'elle savait de notre passé ! Pourquoi refusait-elle d'aborder ce sujet ? Ne savait-elle vraiment rien, ou voulait-elle me cacher quelque chose ?

Sur elle, je n'avais presque rien appris durant les cinq années que nous avons passées ensemble dans cette hutte. À part la douceur de sa main et la tristesse au fond de ses yeux, qui m'étaient devenues familières, je la connaissais très mal. J'étais sûr, en tout cas, qu'elle n'était pas ma mère, contrairement à ce qu'elle prétendait.

D'où me venait cette certitude ? Je l'ignorais. Je le sentais quelque part dans mon cœur. Branwen était trop distante,

trop secrète. Une mère, une vraie mère, n'aurait pas caché tant de choses à son fils. D'ailleurs, il me suffisait pour m'en assurer de regarder son visage, si beau... si différent du mien. Il n'y avait pas la moindre trace de noir dans ces yeux, ni de pointes aux oreilles ! Non, je n'étais pas plus son fils que les oies n'étaient mes sœurs.

Je ne pouvais pas croire non plus que Branwen était son vrai nom, ni Emrys le mien, comme elle avait essayé de m'en convaincre. Je ne savais pas quels noms nous avions avant d'être rejetés par la mer, mais j'avais l'intuition que ce n'étaient pas ceux-là. Elle avait beau m'appeler Emrys, je restais persuadé que mon vrai nom était... autre. Mais où chercher la vérité ? Dans les ombres indécises de mes rêves ?

Les seules fois où Branwen se livrait un petit peu, c'était quand elle me racontait des histoires. En particulier les légendes de la Grèce antique – ses récits préférés, manifestement, et les miens aussi. Quand elle parlait des géants, des dieux, des monstres et des quêtes des mythes grecs, quelque chose en elle s'animait. Je me demandais si elle s'en rendait compte.

À vrai dire, elle aimait aussi me parler des druides guérisseurs ou de Jésus, le faiseur de miracles de Galilée. Mais les aventures des dieux et déesses grecs allumaient dans ses yeux de saphir une lueur particulière. Par moments, j'avais presque le sentiment que c'était une façon d'évoquer des endroits qui, pour elle, existaient vraiment... des contrées où erraient des créatures étranges, où des êtres surnaturels se mêlaient aux humains. Tout cela me semblait absurde, mais visiblement pas à elle.

Un éclat de lumière a interrompu mes pensées. C'était seulement la lune qui se reflétait sur son pendentif, mais



celui-ci m'a paru d'un vert plus vif que d'habitude. J'ai alors réalisé que je n'avais jamais vu Branwen se séparer de ce bijou, qu'elle portait autour du cou, attaché à un lacet de cuir, pas même une minute.

Un petit bruit derrière moi m'a fait tourner la tête ; j'ai aperçu par terre une poignée de feuilles séchées, attachées avec un brin d'herbe. Elles avaient dû tomber de la poutre au-dessus, où étaient accrochés des dizaines de bouquets d'herbes, de feuilles, de fleurs, de racines, de noix, d'écorces et de graines. Ce n'était qu'une partie de la collection de Branwen, car il y avait encore une multitude de bottes suspendues à la fenêtre, au dos de la porte et à la table bancale, à côté de sa paille.

La hutte embaumait le thym, la racine de hêtre, la graine de moutarde et plein d'autres produits de la nature. J'adorais ces senteurs. Sauf celle de l'aneth, qui me faisait éternuer. L'écorce de cèdre, ma préférée, m'emmenait au septième ciel ; les fleurs de lavande me donnaient des frissons jusque dans les orteils, et le goémon me rappelait quelque chose, mais j'étais incapable de dire quoi.

Tous ces ingrédients lui servaient à fabriquer ses poudres, ses pâtes et ses cataplasmes. Sur la table s'étalait un large assortiment de bols, couteaux, mortiers, pilons, passoirs et autres ustensiles. Je la regardais souvent écraser des feuilles, mélanger des poudres, égoutter des plantes ou appliquer des onguents sur une blessure ou une verrue. Malgré cela, j'en savais aussi peu sur son travail de guérisseuse que sur elle. Si elle me permettait de l'observer, elle ne m'expliquait rien. Généralement, elle chantonnait en travaillant, mais ne parlait pas.

Où avait-elle acquis ses connaissances dans l'art de soigner ? Où avait-elle découvert les histoires de ces pays lointains et de ces temps anciens ? Où avait-elle entendu pour la

première fois les enseignements de l'homme de Galilée, qui occupait de plus en plus de place dans ses pensées ? Cela restait un mystère pour moi.

Je n'étais pas le seul à être contrarié par son silence. Souvent les villageois chuchotaient dans son dos, s'inquiétant de ses pouvoirs de guérison, de son étrange beauté et de ses chants énigmatiques. J'avais même entendu les mots *sorcellerie* et *magie noire* à son propos une ou deux fois, ce qui n'empêchait pas les gens de la consulter quand ils avaient un furoncle à soigner, un rhume à guérir ou un cauchemar à dissiper.

Branwen elle-même se montrait indifférente à ces murmures. Tant que les patients payaient ses services et nous permettaient de subsister, elle n'attachait pas d'importance à ce qu'ils pouvaient dire ou penser. Récemment, elle s'était occupée d'un moine âgé qui avait glissé sur les pierres mouillées du pont et s'était entaillé le bras. En bandant sa blessure, elle avait prononcé une prière chrétienne, ce qui avait semblé lui plaire. Mais lorsqu'elle y avait ajouté un chant druidique, il l'avait réprimandée et mise en garde contre le blasphème. Elle avait répondu calmement que Jésus lui-même consacrait tant d'attention aux malades qu'il aurait bien pu s'inspirer de la sagesse des druides et de ceux qu'on appelait maintenant les païens. Alors, le moine en colère avait arraché son pansement et s'était sauvé, non sans avoir prévenu tout le village qu'elle œuvrait pour les démons.

J'ai regardé de nouveau le pendentif. La lumière qui en jaillissait ne venait pas uniquement de la lune ; c'était aussi la sienne propre. Pour la première fois, j'ai remarqué, sous la surface de ce cristal que je croyais vert, des sortes de ruisselets bleus et violets et des reflets rouges où semblait palpiter une infinité de cœurs minuscules. On aurait presque cru un œil vivant.

*Galator*. Ce mot a mystérieusement surgi dans mon esprit.

*Son nom est Galator.*

D'où venait ce mot ? Je n'en avais aucun souvenir. Peut-être l'avais-je entendu sur la place du village où se mêlaient chaque jour tous types de dialectes : celte, saxon, romain, gaélique et d'autres encore plus étranges. Ou peut-être venait-il d'une des histoires de Branwen, parsemées de mots empruntés aux Grecs, aux Hébreux, aux druides et même à des peuples plus anciens.

– Emrys !

Surpris, j'ai sursauté. J'ai croisé le regard plus bleu que bleu de cette femme énigmatique qui partageait sa hutte et ses repas avec moi.

– Tu es réveillée.

– Oui. Et tu me regardais d'une étrange manière.

– Ce n'est pas toi que je regardais, ai-je répondu, mais ton pendentif... ton *Galator*, ai-je ajouté sans réfléchir.

Je l'ai vue tressaillir. D'un geste précipité, elle a enfoui le pendentif sous sa robe. Puis, essayant de garder une voix calme, elle a lâché :

– Je ne me souviens pas de t'avoir appris ce mot.

J'ai ouvert des yeux ronds.

– Quoi ? C'est comme ça qu'on l'appelle ? C'est son vrai nom ?

Elle m'a observé, songeuse, sur le point d'ajouter quelque chose, puis, se reprenant, elle a simplement dit :

– Tu devrais être en train de dormir, mon fils.

Je supportais mal qu'elle m'appelle ainsi.

– Je n'y arrive pas.

– Est-ce qu'une histoire t'aiderait ? Je pourrais te raconter la fin de celle d'Apollon.

– Non, pas maintenant.

– Veux-tu que je te prépare une tisane, alors ?

– Non, merci. Celle que tu as préparée pour le fils du couvreur l'a fait dormir pendant plus de trois jours.

Elle a esquissé un sourire.

– Il avait bu en une fois la dose d'une semaine, le pauvre idiot.

– De toute façon, le jour va bientôt se lever.

– Eh bien, si tu ne veux pas dormir, moi j'ai sommeil.

– Attends, tu ne peux pas m'en dire plus sur ce mot ? Gal... qu'est-ce que c'était, déjà ?

Feignant de n'avoir pas entendu, Branwen s'est enveloppée dans sa couverture de laine, comme pour mieux s'isoler dans son silence, et elle a fermé les yeux. Quelques secondes après, elle semblait dormir. Mais la paix que j'avais vue sur son visage un instant plus tôt avait disparu.

– Tu ne veux pas me le dire ?

Silence.

– Pourquoi tu ne réponds pas ? J'ai besoin de savoir !

Elle ne bougeait toujours pas.

Peiné, je l'ai observée un moment. Puis j'ai roulé ma paille et je me suis aspergé la figure avec l'eau de la cuvette en bois, près de la porte. J'ai jeté un dernier coup d'œil vers Branwen, ce qui a ravivé ma colère. Pourquoi ne répondait-elle jamais ? En même temps, je me sentais coupable de n'avoir jamais pu l'appeler *mère*; elle en aurait été si heureuse... Mais quelle mère refuse ainsi de répondre à son fils ?

J'ai tiré sur la poignée de corde, la porte s'est ouverte en raclant le sol, et j'ai quitté la cabane.

DÉCOUVREZ LA SUITE  
**EN LIBRAIRIE**



ENVIE DE PARTAGER  
VOS AVIS SUR VOS LECTURES PRÉFÉRÉES?  
ENVIE DE GAGNER DES ROMANS EN EXCLUSIVITÉ?  
REJOIGNEZ-NOUS SUR

**[www.lireenlive.com](http://www.lireenlive.com)**

ET SUIVEZ EN DIRECT L'ACTUALITÉ  
DES ROMANS NATHAN

